



Madeline Miron

Tant d'espoirs, tant de rêves

Poèmes / recueil 3

ISBN: 978-2-925084-15-0

TANT D'ESPOIRS,
TANT DE RÊVES

Poèmes

Madeleine Miron

Recueil no 3

Auteure: Madeleine Miron

Conception graphique: Fernand Miron

Pages couverture: Maxim Larivière, Virtua

Dépôt légal: 2^e trimestre de 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© 2020. tous droits de reproduction réservés

ISBN: 978-2-925084-02-0

Diffusion et distribution:

Madeleine Miron

669 Chemin des Rangs 4-5 Ouest

Saint-Vital de Clermont, Qc., J0Z 3M0

tél.: 819-333-5306

Fernand Miron

Courriel: champimiroy@hotmail.com

Ouvrages de Madeleine Miron publiés à compte d'auteur:

Poésie

1-La grande illusion, 1957 à 1962, 76p.

2-L'ombre du cygne, 1962 à 1964, 40 p.

3-Tant d'espoirs, tant de rêves, 1967 à 1972, 132 p.

4-L'âme en attente, 1972 à 1975, 56 p.

5-Nuit et lumière, 1975 à 1977, 52 p.

6-Interlude hivernal, 1977 à 1978, 52 p.

7-Scènes intemporelles, 1979 à 1980, 48 p.

8-L'emprise des saisons, 2008 à 2012, 52 p.

Récit

9-Lettres à mon père, 2000 à 2004, 312 p.

Romans

10-Le difficile passage, 1996 à 2000, 140 p.

11-Mathilde Imbeault, tome 1, 2000 à 2007, 396 pages.

FORCES VIVES

LA RIVIÈRE

J'étouffais
Dans ce nid de haine.

Je les laissai se détruire
Et descendis à la rivière.

Je m'arrêtai près du grand sapin
Et avec mes ongles, labourai son tronc.
J'aurai voulu y enfouir toute ma souffrance.

J'allai vers elle
Comme on va vers l'ennemi.
Je lui lançai des cailloux
En lui criant mon désespoir.
Elle ne me fit pas taire
Et ne se détourna pas de moi.
Elle m'écoutait ...

Soudain, je me mis à pleurer.
Longtemps, elle murmura près de moi.
Mes yeux séchèrent et je la regardai ;
La peur avait disparue.
Je me laissai glisser jusqu'à elle,
Elle me toucha
Et pour la première fois
Je ne reculai pas.
Peu à peu, elle me prit dans ses bras
Et me berça ...

Une douceur infinie gagna tout mon être,
J'étais purifiée et sans remords,

Je ne sentais nulle menace peser sur moi,
Mes sens ne réclamaient rien.
Que vivre était délicieux !
Et comme le monde était beau !

De ce jour, ma vie fut changée ;
Je pus la supporter
Et y trouver un certain bonheur.

Souvent, en secret,
Je suis retournée à la rivière.

TROP DE LUMIÈRE

J'avance sur la route;
Un vent tiède peigne mes cheveux.
Des feuilles tombent à côté de moi,
Le sol en est couvert,
Elles brillent sur l'herbe encore verte.
Les arbres sont des lanternes dorées
Et le soleil darde ses rayons.

Trop, il y a trop de lumière !
Elle m'aveugle. J'ai mal.
En moi, je revois l'être aimé.
Je revis nos jours heureux.

Nous étions tous deux.
Il me jetait dans la neige,
Nous marchions dans les ruisseaux
Qui jaillissaient de partout,
Les oiseaux étaient venus nous rejoindre,
Nous regardions les bourgeons gonfler.

Que s'est-il passé ensuite ?
Je ne sais pas.
Je suis seule
Et la nature se meurt
En déployant un grand appareil.

Bientôt, il ne restera rien de toute cette splendeur ;
La nature se reposera.
Lui, il mourra en moi
Jusqu'à n'être plus qu'un souvenir.

Il y aura un autre printemps,
Mais peut-être jamais de nouvel amour.
Seule ou avec un autre,
Je veux le voir,
Je veux vivre, m'émerveiller.

Je continue de marcher,
Je ne suis que triste.

REPOS

Dans la pénombre
D'une fin d'après-midi de décembre,
Se glisser à l'extérieur
Et marcher sur la route.

L'air est calme
Et il neige.
De légers flocons
Viennent se poser
Sur le sol déjà blanc.

Devant tant de douceur,
Perdre ce sentiment d'oppression ;
Respirer profondément
Et regarder tout autour de soi.

Voir la nature immobile, nue,
Sans regard, solitaire,
Mais combien majestueuse.
Pour elle, le temps s'est arrêté
Et la vie semble l'avoir quittée.

Mais soudain, entendre battre son coeur
Sous les grands pins.
Sentir son regard
Dans une fenêtre éclairée.
Voir son demi-sourire
Dans le vol d'un oiseau.

La vie s'est concentrée dans son coeur ;
Son corps et son esprit reposent.
Dans le silence, elle prépare

L'explosion lumineuse du printemps.

Désirer ce même repos.
Le sentir s'infiltrer en soi
Tout en le sachant de courte durée ;
Tôt ou tard, la tempête lui succédera.

Un jour, le renouveau s'installera
Autour de moi et en moi.
Mon âme sortira de la latence,
Déploiera les ailes
Et s'envolera dans la lumière.

Revenir sur ses pas
Et tendre la main aux purs flocons.

MON AMI

Bientôt, il sera là !
Il s'est annoncé.

Sortir dans la fraîcheur du matin
Et attendre son arrivée
Alors que les corneilles ne font que crier :
« Il vient, il vient! »
Marcher à travers les arbres,
Laisser ses mains glisser sur l'écorce,
Sourire au ciel qui s'éclaircit.

Cette lueur là-bas ...
C'est lui, il me fait signe.
Lancer tuque, mitaines
Et courir à sa rencontre.
S'arrêter devant lui, éblouie
Par tant de force, de jeunesse.

Fermer les yeux ;
Sentir sur soi
Son souffle se glisser,
Ses mains se poser.
Se serrer contre lui.

Ouvrir les yeux ;
Voir l'herbe poindre,
Les bourgeons éclater.

La main dans la main,
L'amener chez soi ;
Ouvrir porte, fenêtres.

Désormais, nous vivrons ensemble.
Demain, il m'apportera des fleurs.

S'endormir apaisée
Au chant des grenouilles.

Il est là,
Le printemps, mon ami !

LE FEU

Il ne m'inspirait plus
Ni méfiance, ni crainte :
Je l'avais capturé, dompté ;
Il était en mon pouvoir.

Un soir, par manque de vigilance,
Je lui donnai l'occasion de se libérer.
Il la prit et à mon insu
S'apprêta à détruire ma maison.

Par hasard, mon frère passa et le vit.
Tu le laisses libre, m'a-t-il dit ?
- Non, il est en cage
Et m'attend docilement.
- Il contourne et lèche la maison.

Il était bel et bien libre ;
Il avait erré ici et là
Et à présent goûtait ma maison.

Il me terrorisa
Comme lorsque j'étais enfant.
Mon frère réussit à le mater.

La nuit, je dormis mal.
Il me semblait l'entendre,
Le voir courant dans l'herbe,
S'élançant dans les arbres,
Éclairant plus qu'un soleil.

Plusieurs fois, je me glissai dehors ;
Je ne respirais que son odeur.

Désormais, il sera l'ennemi.

LA FORÊT AUTOMNALE

Elle était là depuis plusieurs jours.
De loin, je l'avais aperçue
Et vaguement saluée.

Un matin, s'éveiller
Avec le besoin d'elle.

La voir recouverte par le brouillard.
Peu à peu, la voir apparaître
Et resplendir sous le soleil.
La voir plus belle que par le passé,
Attirante et chaleureuse.

Laisser tout
Et aller vers elle.

De la prairie, la contempler.
Ne pouvoir fixer les yeux
Tellement ils sont sollicités
Par une profusion de formes et de couleurs.
Être saisie d'un profond respect.

S'approcher d'elle.
Voir étalées sur le sol
Autant de feuilles qu'en elle.
Plus près encore,
Les regarder pleuvoir ;
En recevoir dans la figure
Et demeurer sous leur caresse.

Être seule
Et se sentir entourée.

Ramasser des feuilles plein les mains
Et, une à une, laisser le vent les prendre.
Marcher doucement sur elles
En les écoutant bruire.

Entrer dans la forêt ;
Toucher les troncs tantôt lisses, tantôt rugueux
Et atteindre les rochers.

Tout en bas, le village, minuscule.
Sous le bleu du ciel,
Voir les arbres s'étager
Dans toutes les teintes.

Dans un creux du rocher,
Amonceler des feuilles.
S'étendre, en ramener sur soi
Et se laisser bercer par la brise.

Être envahie d'un délicieux bien-être,
Goûter une paix totale,
Ne rien désirer.

Sentir son appartenance à un lointain passé ;
Revivre son existence
Et rêver à l'avenir.

Revenir le soir tombé
Et s'endormir sur cette journée.

UN MATIN

Refaire le geste habituel :
Au réveil, aller à la fenêtre.

Est-ce rêve ou réalité ?
Cette lune énorme, ronde, orange
Et toutes ces lumineuses étoiles,
Ce bleu et ce blanc juxtaposés,
Ces ombres et ces reflets,
La masse sombre des arbres,
Les demi-teintes des habitations,
Les traces dans la neige,
La fumée droite,
Le froid ...

N'avoir jamais vu le matin ainsi,
Paré d'une beauté quasi irréelle
Et baignant dans la paix.

Voir disparaître les étoiles,
Le jour se lever
Et la lune pâlir.

La féerie n'est plus.
La réalité se dresse
Et ordonne le travail.

L'ÉTERNEL AMOUR

JE N'AI BESOIN QUE D'ÊTRE AIMÉE

“Tu connaîtras la douceur de la mer,
La fraîcheur de la montagne,
La caresse quotidienne du soleil.
Ta peau s'adoucira,
Tes mains s'aminciront,
Tu seras la plus belle.
L'on te servira,
L'on t'entourera
Ta grâce, ton esprit brilleront.”

Je n'ai besoin que d'être aimée.
Je suis l'enfant de l'hiver et de l'été.
L'un est froid, possessif ; l'autre chaleureux, exubérant.
Nous vivons dans de vastes espaces à travers lacs et forêts.
Ma peau a l'odeur de la terre,
Mes mains aiment travailler à tout,
Mon sourire, mes yeux sont ma beauté.
Je veux vivre par moi-même,
Être une personne parmi d'autres personnes.

Je n'ai besoin que d'être aimée.
Tu crois tout m'offrir,
J'ai tout si ce n'est l'amour.
Ce que j'ai ne m'a pas été offert,
Je le dois à moi-même.
Pour toi, avec toi, je partirai.
L'hiver ne sera pas là pour me préparer
À renaître avec le printemps !
Tu seras là, tu me serreras contre toi ;
Je commencerai une vie nouvelle.

Je n'ai besoin que d'être aimée.

N'Y VA PAS

N'y va pas !

Ils te feront croire que notre amour est impossible.

Ils dresseront devant toi un mur de préjugés

Que tu seras incapable de franchir.

Ils te feront douter de moi.

- Ne crains rien.

Je leur dirai que lorsque je t'ai connue,

Un soleil s'est levé dans mon coeur

Faisant germer une multitude de fleurs.

Nous nous aimons, n'est-ce pas merveilleux !

Ils ne pourront qu'approuver.

Je t'amènerai vers eux,

Ils te prendront dans leurs bras.

- Tu ne reviendras pas.

Si, tu reviendras

Pour me dire qu'ils ont raison.

Moi, j'ai besoin de toi

Et toi, tu as besoin d'eux.

NON, JAMAIS

Avant ...
Être possédée d'une force
Qui met du soleil sous le toit
Et des couleurs sur les murs,
Qui rend les gens sympathiques,
Qui fait l'âme légère
Et qui auréole l'avenir.

Avoir peine à la cacher ...

Dans quelques instants,
Aller le rejoindre
Et revenir avec lui
Leur annoncer son amour.

Après ...
Être chargée d'un lourd fardeau,
Voir la grisaille des murs,
Entendre leurs conversations banales.

Comment peuvent-ils demeurer là
Alors que tout est fini ?

L'amour est né
Et ils ne l'ont pas su.
L'amour se meurt
Et ils ne le savent pas.

Ne pouvoir leur dire
Qu'on a de la peine,
Ne pas pouvoir pleurer devant eux,
Ne pas vouloir entendre ces mots :

« C'était un impossible amour ».
Ne pas vouloir leur faire pitié.

Tout se rétrécit autour de soi
Et le coeur se serre.

Rencontrer les mêmes amis,
Non, jamais !

Porter le même nom que lui,
Non, jamais !

Entrer dans la même maison,
Non, jamais !

Nous asseoir à la même table,
Non, jamais !

M'appuyer contre lui,
Non, jamais !

Dormir l'un à côté de l'autre,
Non, jamais !

Jamais, jamais ...

TA PHOTO

Pour que tu cesses de n'être qu'une image
Et reçoives de moi la vie,
J'ai détruit ta photo.

Pour que tu ne sois plus confiné à ce tiroir,
Mais puisses m'accompagner là où je vais,
J'ai détruit ta photo.

Pour que tu perdes cet air impassible
Et qu'avec moi, tu partages joies et peines,
J'ai détruit ta photo.

Pour que les ans ajoutent à ton visage,
Les mêmes marques qu'au mien,
J'ai détruit ta photo.

Pour que je cesse de retourner dans le passé
Et te retrouve à chaque jour,
J'ai détruit ta photo.

À LEUR MARIAGE

Il était près de lui par le sang,
Elle était près de moi par l'amitié.

Je croyais l'y revoir ;
Il n'est pas venu.
Où est-il ?

Ils étaient beaux ;
Ils avaient vingt ans !

Ils sont montés à l'autel
Et devant Dieu, ont uni leur vie.

Sous les signes extérieurs des réjouissances,
Ont-ils réalisé l'ampleur de leur engagement ?
Vivront-ils dans l'harmonie ?
S'aimeront-ils jusqu'à leurs cheveux blancs,
En ces temps déchaînés
Où l'amour d'un couple est d'une telle fragilité
Et où tout peut être détruit ?

Ils sont deux, ils sont un
À affronter l'existence.
Ils partent fortifiés
Ayant bu à la source de Vie.

Puissent-ils lorsque l'un ou l'autre
Seront assoiffés,
Ne jamais l'oublier
Et venir s'y abreuver.

Vingt ans !
Nous avons vingt ans
Et déjà nous marchions
Sur des chemins divergeants ...

BRISÉE

Je vivais du souvenir,
Du souvenir du premier amour.
Il était en moi,
Doux et triste à la fois.
La moindre chose l'animait :
Une fleur séchée,
Une photo,
Une parole ...

Je croyais ne plus jamais aimer.

Un autre est venu
Et reparti.
Il a été plus fort ;
Il a brisé mon souvenir.

Je n'ai plus de passé où retourner,
Je n'ai que la solitude du présent
Et un futur qui me fait peur.

TANT QU'ON A L'AMOUR

Tant qu'on a la foi ...
Tant qu'on a l'espoir ...
Tant qu'on a l'amour ...

Tant qu'on a l'amour !

Tant que l'on aime
Et que l'on croit être aimée,
Être nourrie et survivre
Attendant un éventuel retour.

Un jour, un messenger vient
Et emporte au loin cette illusion.

Le coeur serré,
Courir à la fenêtre sous les toits ;
Gratter et souffler pour enlever le givre.
Les regarder s'éloigner
Et disparaître à jamais.
Ne plus voir que le froid.

Fallait-il aimer
Pour croire ainsi pendant des années
En l'amour d'un absent, en son silence !

Fallait-il aimer
Pour ne jamais avoir douté de lui !

Fallait-il aimer
Pour avoir surmonté tant d'obstacles !

Avoir aimé pour deux.

UN VOYAGE

Avoir fait ce voyage,
Loin de chez soi,
Avec des inconnus,
Par besoin d'évasion
Et pour se retrouver.

Partir avec l'intention
D'être aimable,
D'observer les gens,
De recueillir leurs confidences,
Mais de ne rien livrer de soi-même.

Dès le départ,
Entrer en contact avec lui.
Se sentir mutuellement en confiance ;
Parler de soi, de tout, de son pays.

Éprouver la douceur d'être ensemble.
Découvrir que l'on vit des valeurs semblables;
Aspirer chacun à la perfection
Et avouer sa solitude.

Passer ainsi quelques jours merveilleux
Tout en les sachant sans suite.
Le hasard nous a rapprochés ;
La réalité nous éloigne.

Se quitter dans un long regard ...

MORT OU FEINTE

Il est là ;
Mais pâle, inanimé.
Serait-il mort ?
Ou feindrait-il pour me punir ?
Me punir de l'avoir oublié,
Délaissé un certain temps.

Lui, qu'a-t-il à me reprocher ?
M'aime-t-il ?
M'a-t-il jamais aimée ?
Sait-il à quel point de l'ai aimé ?
Je lui ai donné ma jeunesse
Ou plutôt, il a pris ma jeunesse
Et loin de moi, l'a retenue.
Pourquoi a-t-il établi ce silence entre nous ?
Silence que j'ai toujours respecté.
Sa soif de gloire est-elle assouvie ?

Il est là
Son souvenir en moi.
Il ne me fait plus vibrer ;
Il est devenu un étranger
Dont je souhaite le départ
Afin de me retrouver seule
Ou de pouvoir aimer à nouveau.

Qu'il meurt si ce n'est déjà fait !

Et si je tentais de le réanimer ?
Je revivrais mes quinze ans,
Et le temps serait peut-être pour nous ...

SON VISAGE

Après des années loin de lui,
Croire qu'il m'est devenu indifférent,
Croire le haïr même.
Et soudain, le voir dans la foule.

Être la proie d'une vive émotion
Et ne pouvoir détacher les yeux de lui,
Puis sentir ses yeux se poser sur soi
Avec douceur et insistance.

En un instant, tout tombe :
La froideur, l'amertume.
Le passé redevient présent.

Se précipiter l'un vers l'autre
Et s'étreindre à la vue de tous.

Repartir la main dans la main.

LES ÊTRES PROCHES

MAIS POURQUOI ?

Vous ne désirez vraiment rien ?
- Laissez-moi, je vous prie.

Les heures, les heures ne peuvent-elles pas
Passer toutes à la fois !

Être là à l'instant même.
Voir ton visage,
Te prendre la main,
Te serrer dans mes bras,
Poser mes lèvres ...

Tu es là et tu n'y es pas !

Dis que tu ne l'as pas voulu.

J'ai mal.
Je ne vois que sang,
Os rompus,
Chairs meurtries.

Pourquoi, mais pourquoi ?
Tu as douté à ce point de toi,
De l'humanité, de la vie ?

Ne me dis pas
Que l'avenir t'est apparu
Dans une vision d'enfer.

Est-ce là ton dernier regard ?

Je te vois tomber

Des gens accourent ...

L'avion se pose,
Je reconnais des visages ;
Un instant, je cherche le tien.

-Wilfred, Wilfred, mais pourquoi ?

Il était parti comme à chaque matin.
Il n'est pas revenu.
Wilfred ne reviendra pas.

Je l'ai perdu à jamais.

-Je ne le juge pas.
Je ne te juge pas.
Amène-moi vers lui.

GRAND-PÈRE

Lorsque j'avais mal
Ou que j'avais du chagrin,
J'allais le trouver ;
Il me prenait sur ses genoux
Et tout en fumant,
Me berçait.

J'étais bien
Et ma douleur disparaissait.
J'oubliais de retourner jouer.
Je le questionnais sur le pourquoi des choses ;
Tout était présent pour moi.
Lui me parlait d'autrefois,
Mais acceptait le présent
Et croyait en l'avenir.

Un jour, mes parents ont dit :
« Tu es trop grande à présent
Pour te faire ainsi dorloter
Et dire tout ce que tu penses. »

Ces paroles m'ont paralysée,
Et brusquement le monde des adultes m'est apparu.
J'ai appris à cacher mes sentiments
Et un malaise s'est créé entre nous tous.

A-t-il souffert de cette rupture?
Les liens que nous entretenions
Se seraient-ils maintenus
Pendant l'adolescence et jusqu'à maintenant ?
Il comprenait mes problèmes d'enfant,

Aurait-il compris ceux de la jeune fille, de la femme ?

Aurais-je pu lui dire que dans mon âme,
J'étais tenaillée par une soif intense ?
Que je vivais comme s'il me manquait un organe ?
Serait-il resté stupéfait devant ma détresse ?

J'ai trop tardé.
Lorsque j'ai voulu renouer,
Il avait perdu contact avec le présent
Et s'était réfugié dans le passé.

Il n'est plus ;
Il jouit de la paix.
L'avait-il déjà trouvée sur terre ?
Je ne sais.
Peut-être a-t-il à notre insu,
Cherché jusqu'à la fin ?

PRENDS LE TEMPS DE VIVRE

Prends le temps de vivre,
Prends le temps de vivre !

Ces paroles, tu les as dites
Puisque sans cesse, je les entends.

Mort, tu es près de moi
Comme jamais tu ne l'as été.

Il me semble te voir te dresser
Au bord de la route et me dire

Prends le temps de vivre,
Prends le temps de vivre !

Vis aujourd'hui, vis chaque instant ;
Demain ne te sera peut-être pas donné.

Bois à la source brouillée de la vie
De peur que la nuit te surprenne assoiffée.

N'attends pas pour dire les mots du coeur
Et serrer les êtres chers dans tes bras.

Prends le temps de vivre,
Prends le temps de vivre !

Cesse de courir après le vent,
Il ne porte que l'odeur du bonheur.

Fais confiance à la terre,
Au soleil et à la pluie.

Vois cet animal broutant l'herbe,
Il la savoure sans penser à demain.

Prends le temps de vivre,
Prends le temps de vivre !

Cesse de porter les péchés du monde,
Tu pourras relever la tête.

Accepte tes limites et celles des autres ;
Ne te révolte pas à l'idée du mal.

Fais la paix avec le passé
Et ne provoque pas le futur.

Prends le temps de vivre,
Prends le temps de vivre !

Ne te laisse pas bouleverser par de fausses promesses ;
L'homme ne sera jamais qu'un homme.

Tourne-toi vers ton Dieu,
Il te tendra la main.

Meurs à la tristesse, à l'angoisse
Et renais à la joie, à l'espoir.

Prends le temps de vivre,
Prends le temps de vivre !

Prends le temps de vivre,
Prends le temps de vivre !

MON FRÈRE

« Il est mort à la vie ;
Il en a trop usé. »

Non ! Ses forces reviendront ;
Il n'est qu'épuisé, malade.

« Son esprit l'a quitté. »

Non ! Il se dérobe à vos yeux ;
Je le soignerai, je le guérirai.

« Il aurait dû rester ici. »

Vous le reverrez
Me taquiner jusqu'à me faire pleurer,
Me poursuivre avec un insecte ;
Et moi, je courrai vers vous en criant :
« Il ne veut pas arrêter ;
Faites-le arrêter. »

« Le temps de l'enfance est déjà loin. »

À la fête de la moisson,
Il vous tardera de le voir arriver ;
Vous rirez de ses mots,
Vous répondrez à ses chansons.

« Faut-il que tu l'aimes
Ou que tu sois inconsciente
Pour garder un tel espoir ! »

Ô mon frère,
Mon bien-aimé frère !

« Si tu as besoin de nous,
N'hésite pas à appeler. »

Tu es revenu chez toi !
Je suis là, près de toi.
Goûte ce lait nouveau,
Entends le vent dans le jardin,
Vois ta chaise près du feu,
Sens l'odeur des semis à travers la maison,
Touche ton chien, à ta vue, rajeuni.

Bientôt, le peu de neige qui reste
Et la boue auront disparu.
Le soleil dansera au-dessus de nous,
Nous ouvrirons portes et fenêtres,
La campagne reverdira
Et se couvrira de fleurs.

Nous sortirons dans la lumière,
Nous irons par les petits chemins
Renouer avec le passé et la vie.
Plus jamais tu n'auras le goût de ces artifices
Qui promettent le bonheur sans jamais le donner.

BIENTÔT

« Je vais être mère »,
Ne cessais-tu de dire
Alors qu'il n'en paraissait rien.

Tu n'as plus besoin ...
À te voir, l'on sait.

Tes mains qui si souvent
Se posent sur ton ventre,
Tiendront bientôt un petit être
Que tu présenteras au monde entier
Et qui s'épanouira à tes yeux émerveillés.

Avec quelle hâte l'attends-tu !
Et que de préparatifs déploies-tu !
Une étoile se lèverait dans le ciel,
Qu'elle ne serait pas plus célébrée.

Tu es ivre de lui ;
Il n'y a que lui.

Il est toi,
Tu es lui,
Baignant dans l'amour.

AVEC TOI

Nous formions cercle.

Tu t'es senti porté par nous
Et tu nous as fait confiance.

Tu parlais
Et nous t'écoutions.

Tu soutenais avec aisance
Tous nos regards posés sur toi.

Nous voulions savoir
Afin de t'apporter notre aide.

Nous te comprenions,
Nous étions corps et âme avec toi.

Tu te racontais simplement
Et nous ne te jugions pas.

Tes fautes étaient des faiblesses
Au même titre que les nôtres.

Et quand tu eus fini de parler,
D'un même élan,
Vingt-quatre mains se sont tendues vers toi.
Comme tu te sentais bien !
Comme nous étions bien !

Avoir pu arrêter le temps ...

Nous n'étions sous aucune influence ;
Cette plénitude jaillissait de nous.

Il a fallu nous séparer
Et retourner chacun chez soi.

Nous ne sommes plus les mêmes,
Ou plutôt nous sommes les mêmes
Avec en plus quelque chose d'indéfinissable.
Nous ne regardons plus de la même manière,
Nous regardons au-delà des apparences.

Tu as vécu un moment unique
Et nous l'avons vécu avec toi.

JE PENSE SOUVENT À TOI

Tu as quitté cette demeure
Qui faisait notre admiration,
Mais qui nous était interdite
N'étant ouverte qu'à de rares gens "bien".

Tu vas
D'une ville à l'autre,
Portant d'un bras léger tes minces bagages,
N'ayant en poche que l'argent d'un jour,
Travaillant pour subvenir à tes besoins,
Acceptant l'hospitalité des gens,
Apportant tes bras et ton coeur aux causes justes.

Tu vas
Détaché des biens matériels,

Sans te soucier du lendemain.

Tu vas
Côté tout le monde,
Prêchant l'amour, la non-violence,
Invitant au retour à la nature.

Je pense souvent à toi.
À travers toi, je vois le Galiléen
Parcourant la Palestine.

Je t'envie.
Puisse le temps ne pas briser
L'ardeur de tes dix-neuf ans !

MON AUTRE FILS

Mon corps n'a pas su
Le garder en lui
Quelques semaines de plus.
Il l'a ébauché,
Puis s'en est détourné
Le laissant démuné,
Incapable de vivre par lui-même.

Mon enfant, mon fils,
Toi qui n'a pas eu la force de crier ta détresse.
À ton arrivée dans ce monde hostile,
Toi dont les yeux ne se seront pas ouverts à la lumière,
Ta vie n'aura été que celle de l'éphémère ;
Tu seras passé à la demeure de la paix
Sans avoir aimé, sans avoir lutté.
Te serais-tu accompli ?
Son souvenir est vivant en moi.
Je vois ses minuscules mains s'agiter,
Son petit visage chercher partout
Et sa ressemblance profonde avec son frère.

Aujourd'hui, il courrait dans les champs
Et viendrait se blottir contre moi
Pour échapper aux poursuites
De son frère et de sa soeur.

TON ARBRE

Il n'était pas à toi,
Tu n'avais rien à toi.

Il était derrière la cour
D'une pauvre maison
Où tu étais venu vivre.

Une haute clôture le séparait de toi ;
Jamais, tu n'as pu toucher son tronc,
Mais ses branches la traversaient
Et s'étendaient loin dans ta cour.
Cela te suffisait.

Il te couvrait de son ombre,
De petits rongeurs le visitaient,
Les oiseaux du ciel s'y abritaient ;
Lui et eux étaient tes amis,
Tes seuls amis.

Un jour, on a arraché la clôture,
On a abattu ton arbre,
Un camion est venu ...

Toi, toi, où iras-tu ?

Cet arbre difforme,
Cet enfant pas comme les autres,
C'était par trop gênant.

LA FORÊT DE MON ENFANCE

Peu avant ma naissance,
Le feu l'avait ravagée.
Seuls quelques bouquets d'arbres,
Ici et là, avaient été épargnés.
Peu à peu, elle se reconstituait.

À dix ans, elle m'était familière ;
Nous allions y cueillir des bleuets.
Jamais, je ne me suis égarée,
Tout y était repère :
Le sentier qui montait jusqu'aux rochers,
L'arbre sec dressé haut dans le ciel,
La roche blanche où nous trouvions de l'eau fraîche,
Le plancher de roc où nous nous asseyions pour dîner,
Le bosquet de bouleaux où nous nous rassemblions pour le retour.

À vingt ans, elle fut vendue
Et depuis, je n'y étais pas retournée.

L'été dernier, en compagnie de parents,
J'ai voulu y conduire mes enfants.
Je me faisais fort d'être le guide.

Dès que nous fûmes entrés,
Je me sentis totalement désorientée ;
Une forêt dense et haute me bloquait la vue
Et le sentier avait disparu.
Elle n'était plus celle que j'avais connue ;

Elle n'avait rien gardé de nous.
Elle me fit peur
Et nous rebroussâmes chemin.

Seule, j'y retournerai
Et peu à peu, je réapprendrai à la connaître.

MON ÊTRE INTIME

DÉPOSÉ

Naufragé ou déposé sur cette île ?

Qu'importe !

Mais il y a toute la différence
Entre la vie et la mort !

Naufragé ...
Le hasard m'aurait alors fixé ici,
Je serais laissé à moi-même,
Personne ne se soucierait de moi,
Je n'aurais nul secours à attendre,
Mes yeux ne verraient pas au-delà de l'horizon,
La terre se refermerait sur moi,
C'en serait fini de moi ?

Déposé ...
Tu as choisi cette île pour mon séjour,
Tu veilles sur moi,
À ta table, j'ai ma place,
Un jour, tu reviendras me chercher,
Je connaîtrai ton pays, mon pays,
L'univers s'ouvrira à mes yeux émerveillés,
Je vivrai en plénitude et toujours !

Tu es là ;
Tu viendras me chercher,
Mais parle-moi, rassure-moi !
J'ai besoin d'entendre ta voix ;
Je n'entends que le bruit des masses
Qui s'affairent à construire un vaisseau.

Mes frères veulent partir sans toi ;
Certains nient même ton existence.
Ils ont tout centré sur eux;
Ils ont mis leur foi en eux.
Ils veulent être seuls maîtres de leur destin,
S'élancer jusqu'aux étoiles
Et devenir immortels.

Envoie-leur un messenger,
Envoie-leur un signe
Avant que le récif les brise
Et que la mer rejette leur corps.

Viens me chercher sans tarder,
Ou donne-moi la force de t'attendre !

Si tu n'étais pas, je ne serais rien.

LE TERRAIN DE MON ÂME

Seigneur, il y a de tout dans mon âme :
Un chemin où les idées du siècle passent,
Les ronces de mes passions,
Les pierres de mon égoïsme,
Beaucoup de bonne terre
Dont hélas ! une partie en friche.

Et toi, tu sèmes,
Dans la pénombre,
À travers l'orage et le vent.

Tel est le climat de mon âme.
Il y a bien parfois, une journée
Avec quelques rayons de soleil
Mais elle est employée à réparer les dégâts
Et je ne demande pas toujours ton aide.

Ce climat est artificiel :
Il est en partie provoqué par le lieu où je peine ;
Un lieu aride, desséchant.
Le poids du jour me cache la lumière
Et la désunion jette la tempête dans mon âme.
Tout cela oppose des barrières à ta venue.

Fais-moi quitter ce lieu !
Il me tarde de voir le jour
Où je n'aurai à moissonner que le terrain de mon âme
Et à partager la récolte sur les places.
Tu pourras alors venir à toute heure du jour
Et semer au moment propice ;
Les grains ne seront pas emportés par le vent

Ni par la pluie torrentielle.

Je sais : la route sera toujours là,
Les ronces ne pourront jamais être tout à fait détruites,
Les pierres remonteront sans cesse à la surface
Et les oiseaux du ciel viendront chercher leur pâture,
Mais Seigneur, si chaque parcelle est semée,
La moisson sera abondante et variée.

PEUT-ON ?

Peut-on vivre
Avec une grande sensibilité,
Une haute intelligence,
Le goût du merveilleux
Et le souci de la perfection ?

Peut-on s'accepter soi-même
Et accepter autrui ?

Ne pas vouloir être autre
Mais vouloir vivre différemment.

Souffrir et se réjouir d'un rien.
Dans une réponse, voir une question.
Laisser peu de place à la fantaisie.
Être d'une exigence pour soi !

Attendre de lui,
Un langage choisi,
Des manières raffinées,
Des vêtements de goût,
Un intérieur ordonné.

Le vouloir davantage créateur,
Toujours en quête de savoir.

Et parfois désirer,
Comme lui, se laisser aller
Et remettre à demain.

LE MAÎTRE ET LE SERVITEUR

Le maître ne pouvait rien sans son serviteur;
Or, il avait un bon serviteur :
Fidèle, dévoué, ne répugnant pas au travail.
Il l'avait à son service depuis des années.
Il avait vécu des moments difficiles,
Mais son serviteur avait toujours été là
Et lui avait aidé à les surmonter.

Le maître aujourd'hui est perplexe :
Son serviteur se dérobe à ses yeux ;
Il doit constamment l'appeler,
L'inciter au travail.
Lorsqu'il l'envoie à l'extérieur,
Il n'entend au retour
Parler que de haine, de destruction et de mort.
Il l'entend même murmurer contre lui.

Le maître s'interroge :
« Qu'arrive-t-il à mon serviteur ? »
Serait-il malade ?
Ai-je trop exigé de lui ?
Guérira-t-il de lui-même ?
Ou me faut-il le mettre au repos
Et lui accorder soins et attentions ? »

Le serviteur est mon corps
Et moi, le maître.

VIVRE

Pourquoi la nuit ne se prolonge-t-elle pas?
J'avais oublié.
Le jour est là avec la réalité
Et tous deux me pèsent.

Qu'importe !
Aujourd'hui sera peut-être meilleur qu'hier.

Votre insolence, votre peu d'intérêt s'afficheront.
Qu'importe si à un moment, vous me dites :
« Nous voulons apprendre, explique-nous. »

Vos taquineries, vos disputes me fatigueront.
Qu'importe si mes chéris
Vous venez vous blottir dans mes bras.

Le travail ne me laissera de repos.
Qu'importe si en prenant la plume
Je vis des moments de plénitude.

Cette oeuvre aussi sera peut-être refusée.
Qu'importe si toi mon ami,
Tu continues de croire en moi.

Je serai à nouveau seule.
Qu'importe si j'ai des livres
Et puis communiquer avec leur auteur.

Je ressentirai le vide en moi.
Qu'importe si un instant,
Je puis m'élever jusqu'à l'infini.

Vivre pour les joies et les peines !
Aimer toujours autant la vie,
Mais prendre davantage conscience de ses limites
Et avoir besoin de reprendre haleine.

LE SOUVENIR

On néglige un être,
Mais pas le souvenir.

On maltraite un être,
Mais pas le souvenir.

On fait taire un être,
Mais pas le souvenir.

On emprisonne un être,
Mais pas le souvenir.

On abandonne un être,
Mais pas le souvenir.

On tue un être,
Mais pas le souvenir.

Le souvenir est roi :
Sa place est au soleil,
Il est servi, adoré,
Il dicte la conduite de son hôte,
Une fleur séchée le libère,
Il est l'ombre fidèle,
Le feu couvant sous les cendres.

Rompre avec le passé ...

Comment pourrait-il en être ainsi
Quand le passé est présent
Dans chaque pore de sa peau
Et qu'il a le visage des siens ?

Pourquoi se battre contre lui
Puisqu'il ne peut être réduit à néant ?
Pourquoi ne pas s'en faire un allié
Et le mettre au service des jours à venir ?

GIVRE

Dans ma fenêtre givrée,
Éclairée par la lune,
L'ombre des arbres danse
Sous le rythme du vent.

Le sommeil tarde à venir,
Mais le rêve est présent.

À mes yeux se dessine un palais somptueux,
Isolé dans la montagne,
À demi enseveli sous la neige ;
Des glaçons pendent aux fenêtres et aux toits.

Je suis là, de passage.

Ce palais n'est pas sûr :
Balayé par la tempête,
Visité par les voleurs,
Infesté par les rats,
Menacé par le feu,
Dépendant de la plaine.
Des bruits terrifiants y parviennent
Et l'on conspire autour de moi.

Mon être a souvenance
D'avoir habité un palais
D'une seule pièce,
Fermé au monde extérieur,
Se suffisant à lui-même,
Sûr, tiède, paisible
Et dont j'étais le roi incontesté.

Le jour et la nuit s'y confondaient
Dans un éternel printemps ;
Tous mes besoins étaient comblés
Et grandir était ma seule obligation.

J'aspire y retourner ...
J'aspire à la demeure de la paix.

LE CERCLE DE MA VIE

Un jour, j'ai commencé d'être ;
J'ai pris place sur la droite de la Vie
Qui n'a ni commencement, ni fin.

Ma vie est un cercle
Dont j'ignore la grandeur.
Mon existence sur terre
N'en est qu'une infime partie.

Je ne connais que celle-ci
Et encore qu'imparfaitement
Mais elle m'exalte :
Pour moi, elle est le prélude de l'autre
Et me laisse entrevoir un bonheur
Qui outrepassa l'imagination
Et me comblera pleinement.

Quand j'entrerai dans la deuxième partie de ma vie,
Auparavant, j'aurai dû laisser mon corps à la terre.

Le cercle bouclé,
Je reviendrai sur ma planète d'origine
Reprendre mon corps glorifié.
Et ensemble, dans l'éternité,
Nous tracerons une ligne lumineuse
Qui ne s'interrompra jamais.

FACE AU MONDE

À QUI LE DIRE

Porter en soi des forces vives
Capables de changer le monde.

Mais à qui le dire ?
Tu ne me portes pas intérêt,
Tu n'es pas attentif à mes paroles,
Alors ...

Alors tracer du doigt les nuages,
Lever les bras vers la lumière,
Livrer ses cheveux au vent,
Laisser errer son regard,
Sourire à l'oiseau qui passe,
Interpeller le ruisseau,
Caresser un brin d'herbe.

Un jour, j'irai à toi
Et tu m'écouteras.

TOI, TOI

Tu es venue à moi,
Je suis allée à toi,
Pour le meilleur et pour le pire ;
Plus souvent pour le pire.

Mon premier souvenir ?
Une querelle
Que tu avais suscitée.

M'as-tu déjà dit que tu m'aimais ?
Tu étais froide, intransigeante ;
Je croyais être de trop.

Nous ne nous comprenions pas.
Tourmentée, tu vivais dans le passé.
Et moi, je rêvais de l'avenir.

J'ai voulu m'adapter à toi.
J'ai joué le rôle que tu m'imposais,
Ma main a copié au lieu de créer.

Tu n'as jamais voulu que je sois aimée ;
C'était toujours impossible.
Tu m'as condamnée à la solitude.

Tu as tenu à me faire côtoyer la souffrance,
L'injustice, la déchéance.
Et tu me reproches mes moments d'angoisse ?

Toujours plus, toujours plus.
Tu ne cesses de demander
Et que t'importe si je connais l'échec !

Ce que tu as pu m'exaspérer,
M'humilier
Et me souffler de forces !

Lorsque je me détourne de toi,
Tu as toujours de nouveaux artifices
Pour me reprendre.

Ô toi, la vie ! quels pouvoirs as-tu donc ?

OPPRESSION

Avoir tant désiré le calme
Et en être anéantie.
Le calme, oui ; la mort, non.

Le silence,
Le feu éteint,
Ce blanc qui écrase la terre,
Tout m'opprime.

Il est là :
La cheminée fume.

Frapper à sa porte m'est impossible :
Un abîme nous sépare ;
Je voyais en lui un dieu
Et il m'a déçue.

Attendre ...
Attendre
Qu'un vide soit rempli en soi.

LA SOLITUDE

Être le chêne que rien n'abat !

Être un lieu de rencontre,
un abri,
la salle de fête,
le confident,
le conseiller.

Paraître fort,
Sembler joyeux,
Ne s'attacher à rien,
Cacher ses sentiments,
Garder en soi sa déception.

Être, pour échapper à la solitude.
Oublier lorsqu'on est entouré
Mais seul ...

Il est là-bas un autre chêne !

PLEURER

Je ne pleure plus.
Il y a longtemps que je n'ai pleuré.

Serais-je devenue insensible ?
À celui qui me croise,
Je donne peut-être cette image,
Mais il n'en est rien ;
Tout ce passe dans mon coeur,
Et c'est à peine si parfois
Mes yeux se voilent.

Pleure-t-on
Lorsqu'on est chargé d'un lourd fardeau
Et que tout son être est tendu
Vers l'arrivée ?

Pleure-t-on
Lorsqu'autour de soi,
L'on voit les siens s'arrêter
Et refuser d'avancer ?

Pleure-t-on
Lorsqu'autour de soi,
L'on voit les plus faibles
Devoir marcher dans les broussailles ?

Pleure-t-on
Lorsqu'autour de soi,
L'on est impuissant
À dissiper l'angoisse ?

Oui, l'on pleure,
En silence, dans son coeur ...

LES DEUX MÉTIERS

Avoir découvert tôt le premier.
L'avoir d'abord exprimé par tout son être,
Puis en être venue aux symboles écrits.
Retirer de lui plénitude
Et se voir refuser le droit de l'exercer.
N'avoir à lui consacrer que quelques instants
Dérochés ici et là au deuxième.

N'avoir pas choisi ce dernier ;
L'avoir accepté pour un temps, croyait-on.
Faire violence à sa nature,
Y dépenser toute son énergie
Et n'en retirer qu'insatisfaction.
S'y être plue dans d'autres conditions.
Tenter l'impossible parce qu'il faut vivre.

Quand pourrai-je vivre de mon vrai métier ?

CELLE QUE J'AVAIS

Elle n'était pas à moi.
Elle ne pouvait pas l'être,
Elle m'avait été confiée ;
Un jour, je devrais la rendre.

J'ai oublié.
Je me suis attachée à elle ;
Elle faisait partie de ma vie.
L'avenir était centré sur elle.
Je l'embellissais ;
Je soignais son décor.

Le jour est venu
Où j'ai dû la rendre
Aux mains d'un étranger.

Pourquoi lui et non moi ?
Pourquoi le maître ne m'a-t-il pas signifié
Son désir de s'en séparer à jamais ?
J'aurais tout donné pour qu'elle devienne mienne.

Aujourd'hui, j'en ai une autre
Pour laquelle j'ai donné plus que je n'avais,
Mais je n'ai pas l'impression de vivre
Dans ma maison.

TOUT OU RIEN

Pourquoi ne causes-tu pas avec moi ?

Je ne saurais que dire,
Mes yeux se troubleraient ;
Tu me croirais sotte
Et tu t'éloignerais.

Pourquoi ne marches-tu pas avec moi ?

Mon pas ne s'accorderait pas au tien,
Je trébucherais ;
Tu te moquerais de moi
Et tu poursuivrais ta route.

Pourquoi n'entres-tu pas chez moi ?

Je me blottirais près du feu,
J'oublierais le temps ;
Tu te lasserais de moi
Et tu me signifieras de partir.

Pourquoi ne prends-tu pas la coupe que je t'offre ?

Je la boirais avidement,
Je demanderais à la remplir ;
Tu te mettrais en colère
Et tu me l'arracherais des mains.

Pourquoi refuses-tu mon amour ?

Je m'abandonnerais à toi,
Je ne saurais t'attacher à moi,

Tu prendrais le meilleur de moi-même
Et tu irais vers une autre.

Il serait doux ... je sais.

Je ne veux pas
Donner et reprendre.
Je ne veux pas
D'aujourd'hui sans demain.
Je veux tout ou rien.

- Mais je t'offre tout et je te demande tout.

Ces paroles m'ont été dites
Et pourtant, je suis seule.

RUPTURE

J'étais trop seule.
Je me suis précipitée vers toi ;
J'admirais ton aisance, ta gaieté.
J'ai cru que tu dissiperais ma lassitude
Et me redonnerais l'enthousiasme perdu.

Avec toi, j'avais abandonné mon apparente froideur,
Je me laissais aller à des confidences ;
Peu à peu, je te livrais mon monde intérieur.
Je croyais que tu me comprenais
Si bien que je t'ai avoué que j'écrivais.

« Il faut bien s'accorder quelques minutes de rêve, m'as-tu dit,
Mais de là à se prendre pour un autre ...
Abandonne ces idées
Et vis comme nous, comme moi.
Tu t'acharnes à écrire
Sans réussir à te faire publier,
Vois la réalité . »

La réalité, je la vois.
Tu es un être superficiel,
Tu ne sais pas qui je suis,
Tu ne sais pas ce qu'il y a en moi.
Ce que tu appelles rêve est la réalité
Même s'il m'est difficile de la vivre.

Tu m'as blessée à jamais.

VIVRE OU MOURIR

« Ne te tourmente pas
Si c'est involontaire ! »

Ainsi, vous doutez ...
Comment aurais-je pu mettre fin à sa vie ?
Comment aurais-je pu décider pour lui
S'il voulait vivre ou mourir ?
Il n'était pas moi ;
Je n'étais pas lui.
Il était dans mon sein
Que déjà, il ne m'appartenait plus.

« Par les temps où nous vivons,
Mieux vaut là où il est.
Tu n'as pas à trembler pour son avenir
Et lui, n'aura pas souffert. »

Vous voulez me consoler ...
Et si vous étiez à ce point désespéré
Pour préférer la mort à la vie ?
Si vous n'aviez plus foi
Dans le dynamisme du renouveau ?
Et si vous n'osiez plus prendre le risque
De donner la vie ?

Si jamais la vie me devenait un fardeau,
Je me réjouirais alors de sa mort.

PARDONNE-MOI

Pardonne-moi
Le froid accueil
À ton riant bonjour.

Pardonne-moi
L'indifférence
À ta parole.

Pardonne-moi
Le geste évasif
À ton invitation.

Pardonne-moi
De t'avoir devant tous
Ignoré.

Pardonne-moi
De t'avoir devant tous
Évité.

Pardonne-moi
De t'avoir devant tous
Laisse accusé.

Pardonne-moi
De ne pas t'avoir
Accepté.

Pardonne-moi
De ne pas t'avoir
Compris.

Pardonne-moi
De ne pas t'avoir
Aimé.

Pardonne-moi ...

LUI OU NOUS DEUX

Le soleil est encore haut,
Les arbres reluisent ;
Il va bientôt rentrer.

Tout le couchant s'est enflammé,
Le cri des grenouilles s'élève ;
Il ne rentre pas.

Un mince trait rouge barre l'horizon,
Le lac se fait mugissant;
Il n'est pas rentré.

Les heures passent
À regarder dans le noir.

Soudain, entendre son cri,
Un cri de détresse.

Se précipiter à sa rescousse,
Nager vers lui, l'atteindre.

Sentir un piège se refermer sur soi,
Être immobilisée, suffoquer.

Comprendre qu'il est inutile de lutter,
L'entraîner au fond de l'eau
Et là, se dégager.

Remonter à la surface
Et à distance, l'exhorter
À la maîtrise de soi.

Sentir ses forces décliner,
Regagner le bord
Sous des mots d'accusation.

S'étendre sur la grève.
La mort dans l'âme,
Ne plus entendre que la vague.

Demain, l'onde le rendra
Du sable dans les cheveux, la bouche ...

Se sentir moindre
Qu'un de ces grains.
L'avoir laissé périr !

AFIN QUE JE PUISSE

Passe la main sur mes yeux ;
Fais-moi oublier
Ceux qui m'ont rejetée
Afin que je puisse
Aller vers les autres.

Passe la main sur mes yeux ;
Fais-moi oublier
Que j'ai été trahie
Afin que je puisse
À nouveau faire confiance.

Passe la main sur mes yeux ;
Fais-moi oublier
Ce vague ressentiment
Afin que je puisse
Pardonner pleinement.

Passe la main sur mes yeux ;
Fais-moi oublier
Mes propres fautes
Afin que je puisse
Vivre en paix.

Passe la main sur mes yeux ;
Fais-moi oublier
Ce malheureux amour
Afin que je puisse
Accueillir le tien.

Passe la main sur mes yeux ;
Fais-moi oublier

La laideur étalée
Afin que je puisse
Découvrir le beau.

Passe la main sur mes yeux ;
Fais-moi oublier
L'appel de la richesse
Afin que je puisse
Partager dans la simplicité.

Passe la main sur mes yeux ;
Fais-moi oublier
Les préjugés, l'injustice
Afin que je puisse
Croire en l'homme.

Passe la main sur mes yeux ;
Fais-moi oublier
La souffrance, la misère
Afin que je puisse
Garder espoir en des jours meilleurs.

Passe la main sur mes yeux ;
Fais-moi oublier
Le doute qui paralyse
Afin que je puisse
Avancer au premier rang.

Passe la main sur mes yeux ;
Guéris les plaies que la vie m'inflige,
Efface les cicatrices du passé.

L'ARBRE MALADE

Né d'une minuscule graine,
Il pouvait au début de sa vie,
Être piétiné ou devenir
La pâture d'une chèvre.
Il se savait vulnérable
Et implorait la protection des dieux.

Aujourd'hui, presque l'égal des rochers,
Il se dresse fièrement dans le ciel
Et couvre à sa base un vaste espace,
Se sentant fort dans la tempête
Et nourrissant la folle ambition
D'atteindre le soleil.

Je suis une feuille de cet arbre,
Reconnaissante d'avoir reçu de lui la vie
Et heureuse de contribuer à sa croissance,
Mais je ne me sens pas en sécurité en lui ;
Des branches sèches s'étalent à ma vue,
Des insectes vont et viennent, menaçants,
Des feuilles tombent alors que l'automne n'est pas venu,
Les nids d'oiseaux sont de moins en moins nombreux
Et lui, détient en son sein une foudre
Infiniment plus terrifiante que celle du ciel.

UN ÊTRE COMME MOI

Par-delà ce ciel intensément bleu
Et où brille une multitude d'étoiles,
Existe-t-il un être
Débordant d'amour,
Respectueux de la vie,
Sensible à la beauté,
Tendu vers l'absolu,
Capable d'introspection
Confiant, dynamique, créateur,
Au service de la collectivité ?

Cet être est-il la proie du mal ?
Cède-t-il
À la haine,
Au mépris de la vie,
À l'indifférence,
À l'ignorance,
À la fuite de lui-même,
Au désespoir, à la passivité, à la destruction,
Au désir de dominer autrui ?

Existe-t-il un tel être de contradiction ?
Un être comme moi ?

LE SOUCI DE L'AUTRE

TES YEUX

Il n'y a que les yeux
De vivant chez toi.
De grands yeux d'un gris profond.
Des yeux qui me bouleversent.

Souvent, ils se fixent sur moi,
Mais dès que nos yeux se rencontrent,
Méfiant, ils fuient.
Parfois, je les vois briller d'un vif éclat
Pour aussitôt s'assombrir.

Quel passé y a-t-il en toi ?
Que t'a-t-on fait
Pour que tu sois incapable de communiquer ?

Arriverai-je à t'atteindre
Et à te libérer ?

LAISSE-MOI

Laisse-moi être avec toi.
Laisse ma main prendre la tienne.
Ne fuis pas mon regard.

Laisse-moi être triste de ta tristesse
Et te reconforter de ma présence.

Ne me chasse pas ;
Je veux être le lien
Entre le monde et toi.

Ne parle pas.
Je sais ...
Perdre l'être aimé !

QUAND L'ÂME EST MALADE

Pour que tu meures
À ce passé sans amour,
Me faudrait-il
Mettre la lune sous tes pieds,
Le soleil sur ton coeur,
Des étoiles sur tes paupières,
Un arc-en-ciel sur ton front,
T'envelopper d'un nuage,
Te couvrir d'une voûte de coeurs vivants
Et t'inonder de sommeil ?

Pour que tu naisses
À la joie de vivre,
Te faudrait-il au réveil,
Un bain dans la rosée du matin,
Les caresses du soleil sur tout ton être,
Les parfums d'un champ de fleurs,
Le murmure de la forêt,
Le concert des oiseaux
Et les bras d'un enfant à ton cou ?

Pour voir un sourire dans tes yeux,
Que ne ferais-je pas ...

SI

- Si l'on ne tient pas compte de tes paroles,
l'on ne remarque pas tes gestes,
l'on ignore ta présence même.
- Si l'on te fait jouer un personnage,
l'on te dicte ta règle de conduite,
l'on te fait vivre en désaccord avec toi-même.
- Si l'on prend sans rien donner,
l'on amasse argent, prestige,
l'on méprise ceux qui n'ont rien.
- Si l'on crée une surabondance de biens matériels,
l'on fait de l'homme un moyen de production,
l'on protège l'argent plus que les êtres.
- Si l'on s'émerveille en fonction du coût,
l'on a le goût de la majorité,
l'on est esclave de la mode.
- Si l'on ne sait plus rire,
l'on ne sait que railler,
l'on ne cesse de médire.
- Si l'on est orgueilleux de soi,
l'on s'arroge des droits divins,
l'on décide de la vie d'un être.
- Si l'on donne libre cours à ses instincts,
l'on a comme loi celle du moindre effort,
l'on ne trouve plus de sens à la vie.

Toi qui es seul,
Toi qui es insatisfait,
Toi qui attends plus de l'existence,
Viens ...

Viens ...
Viens sentir l'odeur de la terre,
La toucher à pleines mains,
L'ensemencer
Et vivre avec elle jusqu'à la moisson.

En paix avec toi-même, tu repartiras,
Tu repartiras préparer la terre nouvelle
Où l'homme sera heureux de vivre.

RENTRONS

I

« Vivre est une lente agonie ;
Pourquoi ne pas y mettre fin ? »

Ne dis pas vivre,
Tu ne vis pas ;
Tu ne sais pas ce qu'est la vie.

Laisse tout ;
Viens avec moi
Et allons vers elle.

« Le soir tombe,
Attendons à demain. »

Demain, tu refuserais de partir
Et tu te barricaderais davantage.

Nous marcherons
Jusqu'à épuiser ton corps
Et nous nous étendrons sur la mousse.
Les arbres seront les murs de ta chambre,
Le ciel te couvrira d'étoiles
Et la lune veillera sur toi.
La forêt chantera
Plus haut que l'angoisse ;
Tout ton être se détendra
Et tu glisseras dans le sommeil
Et le rêve libérateur.

Au réveil, tu verras
Le soleil se lever

Et dissiper la brume.
Alors t'apparaîtront
Les collines boisées,
La rivière
Et la vie.

II

Dis-moi ce que tu vois.

« De la vie, partout la vie ;
Une multitude d'êtres vivants,
Une paix totale,
Une force.
Il me semble appartenir à ce sol.
Je voudrais être plante ou animal ! »

Tu n'as pas parlé d'arbres tombés,
De racines sèches,
De fleurs fanées,
D'animaux s'entre-dévorant.

La vie t'a saisi
Dans toute sa beauté
Et son infinie variété.

Allons chez les hommes,
Tu feras la même découverte.

« Pourquoi m'avoir amené ici
Si je dois retourner là-bas
Où tout n'est que laideur ? »

N'allons pas chez les tiens,
Parcourons le monde.

III

Un enfant te sourira,
Un jeune ranimera ton idéal au sien,
Des amoureux te donneront le goût de l'autre,
Un vieillard t'initiera à la sagesse,
Un artiste créera devant toi.

L'on viendra à toi,
L'on t'accueillera comme un fils,
L'on partagera son pain avec toi,
L'on se confiera à toi,
L'on te montrera des trésors.

Et un jour, de toi-même,
Tu iras vers d'autres.

IV

« Rentrons,
Il me tarde d'être chez moi. »

Rentrons, tu es prêt.
Tu t'acceptes toi,
Semblable et différent tout à la fois
De cette multitude d'hommes.
Tu as reconnu en eux des valeurs
Et tu as découvert les tiennes.
Tu t'aimes et tu peux aimer.
L'autre ne te fait plus peur.

« Rentrons par la mer
Et ma paix sera totale. »

VA

Tu m'as heurtée.
À l'en croire que tu ne m'as vue, ni entendue
Alors que le soleil brillait
Et que je chantais à tue-tête.
C'est à peine si tu as sursauté
Et sans un mot, tu as poursuivi ta route.

Un instant,
Ton regard avait plongé en moi
Et avait suffi à m'émouvoir.

Je t'ai suivi.
Quel est cet être, me disais-je,
Qui semble marcher dans le brouillard
Et qui a tout de l'automate ?

J'ai vite compris qu'un intrus vivait en toi
Bien que tu tentas de le cacher.
Un être dont tu avais honte :
Collé à tes entrailles,
Buvant ton sang,
Minant tes forces,
Te tyrannisant
Et ne te laissant de repos ;
Un démon intérieur.

C'est lui que j'ai d'abord connu,
Tellement il te possédait.
Toi, tu t'étais réfugié dans un mince réduit,
Le laissant maître de ta maison
Et mettant tout ton être à son service.

Dire que tu te sentais coupable de l'héberger
Alors qu'à l'âge de l'innocence
D'autres t'avaient imposé sa présence !
Il te faisait peur, tu fuyais ;
L'on te ramenait toujours vers lui.
Devant leur insistance,
Tu as cru devoir toujours vivre avec lui.
Tu en étais rendu à le nourrir, à le bercer.

Pourquoi t'es-tu retourné vers moi ?
Pourquoi me suis-je empressée de te rejoindre ?
C'est le seul mystère entre nous.

Que de méfiance tu gardais envers moi !
Que d'efforts il déployait pour t'éloigner de moi !
Qu'il fut long le chemin que nous avons parcouru ensemble !

Nous marchions l'un à côté de l'autre ;
Je t'indiquais les obstacles,
Je t'aidais à les franchir.
Souvent, tu refusais d'avancer,
Tu retournais en arrière ;
Je m'asseyais et je t'attendais,
Tu es toujours revenu.

Aujourd'hui, ton pied est sûr ;
Ton être est libéré.
Nous sommes au terme du voyage.
Tu parles de départ,
D'horizons nouveaux ...

« Mon amie, ma première amie, me dis-tu,
Quand je verrai un lever de soleil,

Quand j'entendrai le chant d'un oiseau,
Quand je sentirai l'odeur de la terre après l'orage,
Quand je goûterai un fruit des bois,
Je penserai à toi.
Libres tous deux, à travers la nature,
Nous nous rejoindrons. »

Si tôt, tu pars ...
Va,
Je deviendrais un démon
Si je te retenais.

AU MÊME VERRE

Nous buvions au même verre.

Nous étions partis le même jour.

Nous avions un même but : la traversée.

Nous suivions la même route.

Tu comprenais mes gestes et moi les tiens.

Nos yeux connaissaient le même émerveillement.

Au large, la tempête m'a durement touchée ;

J'ai dû retourner au port.

«Si les vents me sont favorables, je terejoindrai», t'avais-je dit.

Le temps a passé ;

Je t'imaginai m'attendant là-bas.

Soudain, je crus te reconnaître

À bord d'un superbe vaisseau.

C'était toi.

Tu es venu sur mon voilier.

Tu n'as pas voulu me présenter tes nouveaux amis

Ou peut-être n'as-tu pas tenu à me présenter à eux.

Visiblement, je te gênais.

Ton verre, tu avais hâte de le vider.

Tu m'as dit peu de choses :

Avoir fait une rencontre,

Rencontre où tu as vu la monotonie de ta vie ;

Vivre le certain plutôt que pour l'incertain,

Vivre avant d'être anéanti.

Je t'ai laissé en arrière
T'attendant jusqu'à la prise des glaces.

Nous ne boirons plus au même verre.

CONDAMNÉ

Tu marches d'un pas léger ;
La porte s'ouvre toute grande devant toi :
Le soleil t'éblouit et le vent te glace.
Les mains au-dessus des yeux, tu attends.

T'imaginai-tu que les cloches sonneraient
Et que la foule serait là pour te recevoir ?

« Non, pas ici.
Mais là-bas ... »

Là-bas ...
Maudit, es-tu !
Quelles preuves leur apportes-tu
De ton honnêteté ?
Peuvent-ils croire en ta détermination
De gagner ton pain ?
Ils ignorent tout de ton cheminement.

Tu as changé ;
Eux, pas.
Ils sont toujours les mêmes,
Prêts à condamner.
Ils se méfieront de toi,
Ils te montreront du doigt,
Ils relèveront la moindre de tes erreurs,
Ils t'éviteront même.

Ils voudront te voir réhabilité,
Mais ailleurs
Afin de n'être pas dérangés
Et au cas où ...

PAUVRE MÈRE

Toi, aux yeux interrogateurs,
À la bouche amère,
Je sais ta douleur.

Tu cherches,
Tu cherches son visage.

Pour lui sauver la vie,
Tu as dû le donner.

Quelque part au monde, il est.
Il court sous le soleil ;
Il cause avec les oiseaux.

Il aime
Mais qui aurait pu le lui apprendre le mieux,
Si ce n'est toi ?

Cet enfant !
L'enfant de l'amour,
Du premier amour,
Un don du ciel.

Les tiens ont brisé cet amour,
Et t'ont enlevé ton enfant.

« Trop jeune, étais-tu », disaient-ils.
Aujourd'hui, tu les méprises.
Tu sais que trop pauvre, il était.

VIENS

Viens, mon enfant, mon fils !
Partons d'ici,
Nous péririons tous deux.

Je ne puis être ta mère,
Écrasée sous ce lourd fardeau
Et sans personne pour m'aider à le porter.

Je suis tellement lasse !
Je n'ai plus la force de t'écouter
Ni de répondre à tes questions.
Tes jeux me sont devenus étrangers.
J'oublie de te prendre dans mes bras.

Laissons tout, partons d'ici !
Tu dois vivre ton enfance
Et retrouver ta mère.

L'HOMME EN MARCHÉ

MOSAÏQUE

Le Maître avait dit :

« Formons des ouvriers,
Reflètez de nous-mêmes
Et associez-les à notre oeuvre. »

Unique, il créa chacun ;
Et tous étaient précieux à ses yeux.

Il dit encore :

« Qu'ils se répandent par toute la terre
Et pierres vivantes, dressent dans l'harmonie,
Une vaste mosaïque
S'étendant à notre face amoureuse ».

Or, le maître avait fait libres ses ouvriers.
Dès le début, ceux-ci le rejetèrent
Et faussèrent son plan.

Alors, la mosaïque se souleva
Et se fendilla par endroits.
Les pierres perdirent leur éclat ;
Un grand nombre roulèrent dans le gouffre
Et les nouvelles apparurent à l'état brut.

Le Maître ne se détourna pas des siens ;
Il leur promit un Sauveur.
Maintes fois, il se manifesta,
Leur donna sa loi
Et envoya des messagers.

Les siècles ont passé.
Le Sauveur est venu,

Cimentant un noyau solide
Autour duquel les pierres rayonneraient.
Des siècles ont passé.

L' "homme" moderne
De par sa science et ses machines,
A eu l'illusion d'être son dieu.
Il a cru pouvoir assujettir la terre,
La modeler à son désir,
Classifier les pierres
Et les tailler selon ses besoins.

Il a regardé l'ouvrage des temps,
L'a jugé indigne de lui
Et l'a profondément enterré.

Il a donc conçu des plans prodigieux,
Établi un cadre gigantesque
Et mis les ouvriers au travail.

Or, les pierres se dérobent,
Conscientes que le fond prime sur elles ;
Elles délaissent le chantier
Et vont par petits groupes,
S'assembler ici et là.
Les ouvriers tournent en rond,
Foulant aux pieds des pierres de grande valeur ;
Certains creusent le sol,
À la recherche de débris du passé.

L' "homme" a-t-il donc cru
Que les pierres accepteraient d'être ainsi mutilées
Et viendraient d'elles-mêmes

Prendre la place assignée,
Souvent, la mauvaise pour elles ?
Ne serait-ce pas plutôt qu'il a oublié
Que les pierres ont une âme
Et qu'elles doivent retourner à leur Maître ?

Celui-ci reviendra prendre en main
Et achever son oeuvre.

AU VILLAGE DES HOMMES

Que se passe-t-il au village des hommes?

Quelle est cette maison,
Propre, bien alignée,
Aux vastes espaces verts,
Mais combien silencieuse ?
Personne n'y arrive.
Elle est pourtant habitée.
Quelqu'un en sort : tête blanche, mais droite ;
Il marche s'attachant au moindre signe de vie
Et revient inlassablement sur ses pas.
Il attend ...

Le départ étant encore lointain,
Pourquoi l'amener attendre ici
Et non le prendre chez lui ?

Quel est ce jardin
Où l'on arrive précipitamment
Pour le quitter aussitôt
Après y avoir déposé un petit être

Qui s'accroche désespérément à vous
Et que l'on repousse parce que le temps manque ?
Les mots d'amour ne seront pas entendus,
Les pleurs ne seront pas consolés.
Il passera ainsi des jours, des années.
Qui sera-t-il ?

A-t-on oublié, pour le confier ainsi à d'autres,
Qu'un enfant est le plus pur diamant
Qu'il nous soit donné de tailler ?

Quelle est cette fourmilière géante,
Tapageuse et malodorante,
En continuel va-et-vient
Et d'où s'élève une fumée obscurcissant le ciel ?
Un amas de béton
D'où la nature est absente.
Une foule d'individus
Solitaires, froids, inquiets.
Des richesses non partagées.
Une loi : plaisir, argent, domination.

Pourquoi continue-t-on de l'agrandir sans cesse
Quand toujours plus nombreux sont ceux
Qui la détruisent ou se détruisent eux-mêmes ?

Le temps est lourd
Au village des hommes ;
L'orage s'y abattra-t-il ?

L'APPRENTI-SORCIER

Il a cru être le plus grand
Et jouir d'un pouvoir illimité.
Insidieusement, il s'est imposé aux foules
Et marche devant elles,
Leur offrant d'une main
Un profusion de biens matériels
Et de l'autre,
Les menaçant d'extermination.

Derrière lui, c'est la cohue:
Chacun voulant s'approprier ces biens.
Ceux qui ont beaucoup, ont encore davantage.
Ceux qui ont peu, ont moins encore.
Ceux qui n'ont rien, sont ignorés.

Derrière lui, c'est la rivalité.
Ceux qui sont au premier rang
Mordent pour le conserver.
Ceux qui chevauchent
Méprisent les marcheurs.
Ceux qui ont un fouet en main
Harcèlent les porteurs de fardeaux.

Ces foules qu'il a prétendu libérer,
Bien que ne portant pas de chaînes,
N'ont jamais été autant asservies.
Elles sont dépendantes au plus haut point
De machines prolongeant le corps
Et dont elles prennent plus de soins que d'elles-mêmes.
L'argent et l'ambition dictent leurs actes.
Pour être, elles ont besoin d'artifices
Et de paradis imaginaires.

Certains ont perdu confiance en lui,
Contestent et demandent une halte.
« Où nous mènes-tu? lui disent-ils.
Vois la solitude et l'angoisse d'un grand nombre,
La dévastation derrière nous.
Les yeux ne rient plus, ils convoitent ;
Nos coeurs sont durs et arides.
Nous avons soif d'infini,
Laisse-nous dresser un autel.
Quelqu'un est plus grand
Que nous, que toi ! »

LA VIOLENCE

« Nous étions venus bien intentionnés ;
Il n'a pas voulu nous recevoir. »

Toi, toi, toi,
Aurais-tu pu oublier
Les affrontements passés ?
Aurais-tu ouvert ta porte,
À la nuit tombante,
À cinq individus déterminés
Et dont deux t'étaient inconnus ?

S'il avait ouvert
Et si après discussion,
Il était resté sur ses positions,
Vous seriez tout bonnement partis ?

N'y a-t-il pas lieu de croire
Que contre lui, vous auriez employé la violence
Tout comme vous avez fait pour ses biens extérieurs,
Saccageant jardin, parterre, voiture ?

Dites plutôt :
Nous étions venus lui imposer nos décisions.

Si vous aviez été de bonne foi,
Vous seriez repartis dans la dignité
Et le lendemain matin,
Quand le soleil aurait été haut dans le ciel,
Vous auriez délégué l'un d'entre vous
Pour aller frapper à sa porte.
Il aurait ouvert
Et d'homme à homme,
Une entente aurait pu s'établir.

UN ENFANT

Quel désarroi !
Est-ce la fin ?

Cette course à l'argent, au pouvoir, au plaisir !
Cette recherche de l'éphémère !
Ce souci de soi-même !
Ce prendre sans donner !

Toi, tu es le trouble-fête,
Une gêne inavouée.

Et pourtant ...
Y a-t-il chose plus merveilleuse
Qu'un enfant ?

Un être qui est de nous,
Qui aimera, s'émerveillera,
S'interrogera
Et s'élancera vers l'infini.

Voir son sourire,
L'entendre balbutier notre nom,
Assister à ses premiers pas,
Le chérir, le consoler,
Le former libre.

Ils n'ont pas de temps pour toi.
Et s'ils s'arrêtent enfin,
Tu ne seras pour eux qu'un étranger de plus.

VERS LA JUNGLE

« Dieu est mort ...

À bas les interdictions !

Je suis enfin libre !

Il ne me reste à abattre que les dernières barrières

Qui me séparent du bonheur défendu.

Je puis enfin vivre !

Je suis maître de mon corps, de ma vie.

Je n'ai pas à me soumettre aux jugements de d'autres hommes.

La loi que j'observe est celle qui me convient.

Les richesses sont à tous, je puis donc me les approprier.

Venir en aide si je suis payé pour le faire.

N'accomplir que le moins possible de ma tâche.

Ma signature m'engage, non la parole donnée.

Prendre position là où est mon intérêt.

Abattre les obstacles qui se dressent devant moi.

Supprimer la vie si elle gêne.

Pour gagner du temps, la violence.

La société doit m'accepter tel qu'elle m'a fait.

J'ai droit ... »

Ô homme insensé,

Dans le champ empierré d'égoïsme

Et où fleurit l'orgueil,

Tu marches vers la jungle

Où règnent l'esclavage et la mort.

Peut-être y es-tu déjà !

Si la multitude te rejoignait

Tu survivrais si tu étais le plus rusé

Ou si le sort t'épargnait.

Que ne voit-on

Quelqu'un se dresser

Et te dire: « Tu as le devoir ... »

« IL N'Y A PLUS D'ENFANTS »

Il y a des enfants à qui l'enfance a été volée
Et qui vivent à même les conflits des adultes,
Laissés à eux-mêmes,
Sous-alimentés dans leur âme et leur corps,
Privés du sens des vraies valeurs,
Centrés sur eux-mêmes
Et incapables de subir des frustrations.

De l'amour, ils ne voient que le squelette
Que l'on tente d'habiller de biens matériels.
Trop souvent, dans la révolte ou l'indifférence,
L'on débâtit autour d'eux sans reconstruire.
Le spectacle d'une oeuvre achevée ne leur est pas donné.

Leurs parents ont perdu confiance en eux-mêmes
Et battent en retraite
Les laissant avancer seuls, inquiets.
À qui s'identifieraient-ils
Si ce n'est à la violence
Courant au-devant d'eux ?

Peu à peu, est détruit en eux l'enthousiasme
Qui, à vingt ans, les pousserait à changer le monde.

VOTRE ENFANT

« Nous sommes enfin prêts à l'accueillir ;
Sa sécurité, son bien-être
Et son développement sont assurés.

Il recevra les meilleurs soins,
Grandira dans un milieu choisi.
Nous affinerons ses sens ;
Nous lui donnerons le goût du beau.
Très tôt, il sera en contact avec la musique,
Les oeuvres et les trésors de la civilisation.
Il fréquentera la meilleure école,
Voyagera dans le monde
Voyant les plus grandes réalisations de l'homme.
Il sera le seul ;
Nous en ferons un être complet.

Adulte, son enfance sera un merveilleux souvenir. »

J'ai peur et pour vous
Et pour lui :
Pas un mot d'amour,
Pas une allusion à son bonheur
Et une absence totale d'autrui.

Cet enfant à naître,
Qui sera-t-il ?
Vivra-t-il pour lui
Ou pour vous ?

Pour lui, il vous décevra.
Pour vous, il ne sera jamais qu'un pantin.

SÉQUESTRATION

Le “faussaire” s’est emparé de la vie ;
L’a vêtue d’un habit de carnaval,
L’a maquillée à sa fantaisie
Et l’a chargée de chaînes.

Il l’a mise à son service,
Lui a imposé ses lois,
En a fait un objet de plaisir
Et le bouc-émissaire de ses fautes.

Il va avec elle sur les places publiques
Et tente de l’imposer à la foule.

Ainsi défigurée, prostrée,
Elle paraît hideuse
Aux enfants des hommes
Et ne fait plus rêver.

Ce ne sont que plaintes à son égard.

De peur qu’elle capte son regard
Et lui parle au plus profond de son être,
Le faussaire prend soin de n’être jamais seul avec elle,
D’être toujours en mouvement et dans le bruit.

Il faut libérer la vie
Et lui rendre son vrai visage.

LE RETOUR

J'étais né de toi ;
J'avais grandi dans ta maison.
Ce qui était à toi, était à moi.
Je me laissais guider par toi ;
J'avais confiance en toi,
Ta parole était vérité.
Ta main était là
Pour me retenir ou me lancer,
M'apaiser ou m'aguerrir,
M'êtreindre ou me gronder.

J'étais heureux.
Te voyant vieillir,
Tu songeais à m'établir maître de tes biens.

J'ignorais tout d'ailleurs
Si ce n'est des bruits qui m'en parvenaient.
À mon insu, ces bruits eurent tôt fait
De se changer en appels pressants.
Je me mis à rêver de cet ailleurs.
Soudain, tu m'es apparu
Comme un obstacle,
Un moyen d'asservissement.
De peur que tu me retiennes,
J'ai brutalement tranché
Les liens qui nous unissaient
Et suis parti.

Tant d'années ont passé ;
Années que je voudrais ne pas avoir vécues :
Ivresse, désenchantement, aliénation ...
N'avoir été retenu à la vie

Que par le souvenir de toi.

Tu es toujours là ;
La vie s'obstine en toi.
Je te vois seul,
Le regard lointain
Comme pour ne pas voir
Le champs où poussent les aulnes
Et où nous faisions la moisson.

Je voudrais revenir,
Mais j'ai peur de ne pas savoir
Que faire et que dire.
Me reconnaîtras-tu ?
Regarderas-tu l'étranger s'avancer
Ou courras-tu au-devant de ton fils ?
Verrai-je le reproche dans tes yeux ?

J'ai mal ...
Mais je crains davantage
Que tu ne t'éteignes
Alors que je suis loin de toi.

Ton attente n'aura pas été vaine ;
Je reviens reprendre l'ouvrage de tes mains.
Tu reverras onduler les blés
Et puisses-tu assister
Aux cris et aux courses d'enfants
À travers la vaste maison,
Le jardin et les champs !

LE FESTIN

Les convives ne cessent d'arriver ...

Il y a la musique continuelle,
Celle qui est intermittente
Et pas de musique du tout.

Il y a les serviteurs prévenants,
Ceux qui se dérobent
Et pas de serviteurs du tout.

Il y a les robes au tissu délicat,
Celles qui sont d'étoffe grossière
Et pas de robes du tout.

Il y a les tables somptueusement dressées,
Celles qui sont sans nappe
Et pas de tables du tout.

Il y a les sièges moelleux,
Ceux qui sont inconfortables
Et pas de sièges du tout.

Il y a le vin qui coule à flots,
Celui qu'on ne fait que goûter
Et pas de vin du tout.

Il y a les grandes assiettes
Et les petites ;
Celles qui sont remplies,
Celles qui sont à demi vides
Et pas d'assiettes du tout.

Qu'en est-il advenu
Du festin de la vie
Qui à l'origine
Devait faire la joie de tous ?

Comment se fait-il
Qu'il soit devenu
L'apanage d'un petit nombre ?

CETTE PORTE

En recevant la vie,
Être destiné tôt ou tard
À franchir une porte.
Une porte à sens unique.

Cette porte, sur quoi ouvre-t-elle ?
Un abîme ou une vallée verdoyante ?
La solitude ou la fraternité ?

Tu veux savoir :
Tu te mets à l'écoute de l'au-delà,
Tu essaies d'entrer en communication avec lui.

Le peux-tu ?
Dans l'agitation, les cris
Et alors qu'on ne cesse de te répéter
Que toute vie prend fin au seuil de cette porte.

Quoi ! Est-il possible que toi
Qui es assoiffé,
Qui as faim,
Qui as froid,
Tu aies marché en vain ?

L'eau que ta bouche appelle,
Le pain que ton ventre réclame,
La chaleur que ton corps attend,
Tout cela ne serait que mirage ?
Tes sens t'auraient trompé ?

Quoi ! D'assoiffé, d'affamé, de transi,
Tu serais réduit à néant
Sans avoir bu à pleines mains,

Sans avoir mangé à satiété,
Sans t'être endormi près du feu ?

Tu ne serais rien d'autre
Qu'un oiseau à la patte attachée,
Mais dont les ailes pourraient l'entraîner
Dans des forêts fraîches et fécondes ?
Pourquoi des ailes
Si jamais tu ne pourras t'envoler ?

Pourquoi cette recherche du bonheur,
Ce besoin d'aimer et d'être aimé,
Ce souci de survivre,
Ce désir d'absolu
Si de toi, rien de subsiste
Et si l'extérieur n'est que ténèbres ?

Tu n'aurais été sur terre
Que pour vivre la contradiction ?
Tu ne serais que l'oeuvre du hasard ?

Ô toi qui avances
Bien souvent malgré toi !
Comme je voudrais pouvoir te dire :
« Sois dans la joie ;
Va confiant vers cette porte.
Lorsque tu l'auras franchie,
Une vie nouvelle commencera pour toi :
Tu n'auras plus soif,
Tu n'auras plus faim,
Tu n'auras plus froid.
Le bonheur en sera le soleil,
L'amour, l'unique loi
Et cette vie durera toujours. »

TANT D'ESPOIRS, TANT DE RÊVES

J'AI CRU

J'ai cru en toi,
En ton amour,
En ton retour,
Et j'ai préparé mon corps et mon âme.

J'ai cru que sous un flot de lumière,
Le printemps jaillirait de partout.

J'ai cru qu'une eau pure
Coulerait à nouveau dans la rivière.

J'ai cru que le sol, les arbres
Se couvriraient d'un vert tendre.

J'ai cru que l'oiseau reviendrait
Refaire son nid sur la même branche.

J'ai cru que sous un ciel limpide
Se berceraient d'innombrables fleurs.

J'ai cru que les papillons
Voltigeraient autour de nous.

Le printemps est venu plus tôt qu'attendu,
L'eau a chanté sur les cailloux,
L'herbe a reverdi et les bourgeons ont éclaté,
L'oiseau s'est affairé à construire son nid,
Les champs se sont couverts de pissenlits,
Les papillons sont venus.

Mais toi, tu n'étais pas au rendez-vous
Et je t'attendais toujours,
Puis j'ai compris que tu ne viendrais pas.

COMME UN OISEAU

Aurai-je la force de m'élever ?
Aurai-je même celle de déployer les ailes ?
Dressera-t-on à nouveau des obstacles devant moi ?

Par un hasard de la nature,
Être née avec des ailes démesurées
Qui rendent la marche difficile,
Mais permettraient de s'envoler
Si ses chaînes étaient rompues
Et le sol libre.

Qu'a-t-on à faire de moi ?
Sinon me rogner les ailes,
M'astreindre à la marche
Et me confiner à un obscur réduit
Sans ouverture vers l'extérieur.

Avoir peine à respirer.
Être un étranger
Rêvant à son pays, l'espace.
Languir, devenir amer ;
Mourir si ce n'était d'un appel irrésistible
Et de la présence d'un ami.

L'appel de l'espace !

Comme cet oiseau libre,
S'envoler sans autre lien terrestre
Que ceux de l'amitié
Et des besoins vitaux.

Plus haut, toujours plus haut !

SAMEDI, SAMEDI

Papa, viens m'embrasser.

- Je suis déjà en retard,
Tu n'es plus un bébé.

Papa, aide-moi à fermer ce bouton.

- Je lis mon journal,
Demande à ta mère.

Papa, viens voir dans l'herbe ...

- Je regarde mon émission,
Va jouer avec tes amis.

Papa, raconte-moi une histoire.

- J'ai eu une dure journée,
Tu as tes jouets.

Papa, porte-moi dans mon lit.

- Je remplis un formulaire,
Cesse ce caprice.

Papa, viens jouer un tout petit peu avec moi.

- Samedi, je m'occuperai de toi,
Je te le promets.

Papa, papa, je t'aime !

- Moi aussi je t'aime.

Papa, mon gentil papa,
Samedi, nous irons tous deux
À ma cabane dans le petit bois.

Tu auras tout le temps de te préparer,

Nous partirons quand tu voudras ;
Chez moi, l'on n'est jamais en retard.

Dans la prairie que nous traverserons,
Tu verras des fleurs, des papillons ;
Tu souriras émerveillé
Et tu poseras ta main sur mon épaule.

Lorsque nous entrerons dans mon petit bois,
Tu devras te pencher et surveiller tes pieds ;
Je marcherai devant toi.

Peu après, je m'arrêterai et tu le verras
Devant le grand sapin
Sous un nid de corneilles abandonné.

Sans enlever tes souliers, tu entreras
À quatre pattes comme moi ;
Tu verras la toile d'araignée au plafond,
Dans un coin, les roches que j'ai trouvées.

Nous nous assoierons sur les bûches
Et nous mangerons notre lunch ;
Il ne fera pas noir : la lumière brille par les fentes.

Ensuite, nous sortirons ;
Nous irons chercher une petite branche
Et tu me tailleras un sifflet.
Je l'essaierai en soufflant de toutes mes forces
Et les oiseaux en seront étonnés.

Nous reviendrons nous asseoir devant la cabane ;
Tu me liras dans le ciel
Une merveilleuse histoire

Tandis que les écureuils s'approcheront.

Papa, papa, comme nous serons bien !
Le soir, nous reviendrons fatigués
Et tu me porteras.

JE NE T'ATTENDRAI PAS

Je ne t'attendrai pas ;
Peut-être viendras-tu,
Peut-être ne viendras-tu pas.

Je ne t'attendrai pas,
Mais si tu viens,
Ma porte te sera ouverte
Et je te recevrai à ma table.

N'annonce pas ton départ ;
Tu seras un rayon de soleil,
Une pluie bienfaisante.

Avant de prendre la route
Qui te conduira chez moi,
Appelle afin que je puisse
Préparer mon coeur,
Revêtir une robe claire
Et cueillir un bouquet de fleurs des champs.

Je ne t'attendrai pas ;
Tu seras un don.

Si je t'attendais,
Je souffrirais.

TANT D'ESPOIRS, TANT DE RÊVES

Des fleurs à la main,
Frapper à ta porte
Et regagner ton amitié.

M'asseoir à la fenêtre,
Prendre la plume
Et écrire sans contrainte.

Me joindre à eux,
Les écouter, partager leur repas
Et leur donner un peu de joie.

Bâtir une ville ...

Une ville sans classes
Où chaque métier serait honoré.

Une ville où chacun déploierait ses talents
Et recevrait ce dont il a besoin.

Une ville qui appartiendrait à chaque citoyen
Et dont chaque citoyen serait responsable.

Une ville où l'argent serait serviteur
Et où les biens seraient accessibles à tous.

Une ville où chacun aurait le souci de l'autre
Et accepterait l'autre tel qu'il est.

Une ville qui saurait descendre dans la rue
Pour se réjouir et sympathiser.

Une ville fraternelle.

J'AI RÊVÉ

J'ai rêvé
Que je marchais vers toi
Et toi, vers moi,
Que nos yeux fixaient l'autre
Nous rendant nous-mêmes,
Que nos mains se touchaient
Écartant toute barrière,
Que nos lèvres murmuraient les mêmes mots,
Délivrées du mensonge.

Nous ne connaissions plus la peur ;
Nous vivions la quiétude du présent.

Confiants, la main dans la main,
Nous allions vers le monde ;
Celui-ci nous attendait
Et avait préparé une grande fête.

MON VILLAGE

Je suis prête à retourner au village.
L'on m'attend à l'entrée ;
L'on me touchera avec respect
Afin de recevoir une parcelle d'infini
Que je suis allée chercher
Dans la solitude de la montagne.

Mon village n'a ni affiche, ni code ;
La loi est gravée dans le coeur de chacun :
Aimer et se laisser aimer.

Il ressemble à une chaîne circulaire

Dont chacun serait un maillon.
Chaîne suffisamment souple
Pour permettre à l'individu
D'être lui-même
Et de s'épanouir.

Lorsqu'un minuscule maillon naît,
Il est accueilli comme un don du ciel,
Protégé, choyé et incité à grandir.

Chaque maillon est unique ;
Sans l'ensemble, il n'est rien
Et l'ensemble est affaibli, déparé sans lui.
Tous sont en étroite communion entre eux. ;
La faim de l'un devient la faim de tous
Et la joie est éminemment contagieuse.

Lorsqu'un maillon donne des signes de rupture,
Il est détaché de la chaîne
Et conduit à l'extérieur du village.
Il a besoin d'être retrempé
Par une force supérieure.

Lentement, il fera l'ascension de la montagne.
À voir, à entendre, son corps sera nourri.
Quelque part, il sera touché par la Vie,
Conduit devant l'infini
Et renouvelé.

Je reprendrai place parmi les miens.
Mon village resplendira de joie
Et le soleil dansera sur les toits.

TEL UN ARBRE

Tel un arbre qui par ses racines
Va puiser sa nourriture
Dans les entrailles fécondes de la terre,
J'ai appris par mes sens
À trouver la mienne
Dans la sérénité de la nature.

Quelles délices
Que cette lumière pénétrante,
Cette profusion de formes et de couleurs,
Cette diversité de sons,
Et cette variété de parfums !
Mon âme est rassasiée
Même si je n'ai ni touché, ni goûté.

Qu'il fait bon de vivre alors !
Vivre dans tout son être,
Éprouver la fierté de soi
Et aspirer à un idéal de beauté.

Fermer les yeux
Et demeurer immobile,
Abandonnée à la joie de vivre.

En paix avec moi-même
Et ouverte à la vie,
Je sens s'animer la flamme qui est en moi ;
Elle m'embrase tout entière
Et me porte vers autrui.
Quand nous serons dix, cent, mille
Ou cent mille brûlant du même feu,
Celui-ci, précédé d'une grande lumière,

Se propagera à toute la terre.

Il dévorera la haine, les préjugés, l'injustice.
Et derrière lui, l'amour pourra s'épanouir.
Ce sera l'aube d'un temps nouveau.

La vie sera alors un don merveilleux
Et l'homme chantera sa joie de vivre !

L'HUMANITÉ NOUVELLE

Je crois en l'humanité nouvelle.

Je crois en un être sensible,
Sachant s'émerveiller,
Dont la main caresse sans flétrir
Et qui garde la nature inviolée.

Je crois en l'humanité nouvelle.

Je crois en un être insatiable,
À la recherche de la vérité,
Ignorant des préjugés
Et ennemi de la facilité.

Je crois en l'humanité nouvelle.

Je crois en un être créateur,
Épris de beauté, de perfection
Et de qui jaillit une grande oeuvre
Élevant l'âme des nations.

Je crois en l'humanité nouvelle.

Je crois en un être libéré,
Indifférent au veau d'or,
En qui l'angoisse est absente
Et qui, épanoui, vit pleinement.

Je crois en l'humanité nouvelle.

Je crois en un être altruiste
Responsable de soi et d'autrui,
130

Établissant une société juste
Et valorisant chacun.

Je crois en l'humanité nouvelle.

Je crois en un être simple,
Reconnaissant ses limites,
Prenant le temps de nourrir son âme
Et dont les yeux se lèvent vers le Ciel.

Je crois en l'humanité nouvelle.

TABLE DES MATIÈRES

Face au monde, 63

- Afin que je puisse, 78
- À qui le dire, 64
- Celle que j'avais, 70
- L'arbre malade, 80
- La solitude, 67
- Les deux métiers, 69
- Lui ou nous deux, 76
- Oppression, 66
- Pardonne-moi, 74
- Pleurer, 68
- Rupture, 73
- Toi, toi, 64
- Tout ou rien, 71
- Un être comme moi, 81
- Vivre ou mourir, 74

Forces vives, 5

- La forêt automnale, 15
- La rivière, 6
- Le feu, 14
- Mon ami, 12
- Repos, 10
- Trop de lumière, 8
- Un matin, 17

Les êtres proches, 31

- Avec toi, 41
- Bientôt, 40
- Grand-père, 34
- Je pense souvent à toi, 42
- La forêt de mon enfance, 46

Mais pourquoi?, 32
Mon autre fils, 44
Mon frère, 38
Prends le temps de vivre, 36
Ton arbre, 45

Le souci de l'autre, 83

Au même verre, 94
Condamné, 96
Laisse-moi, 84
Pauvre mère, 97
Quand l'âme est malade, 85
Rentrons, 88
Si, 86
Tes yeux, 84
Va, 91
Viens, 98

L'éternel amour, 19

À leur mariage, 24
Brisée, 26
Je n'ai besoin que d'être aimée, 20
Mort ou feinte, 29
Non, jamais, 22
N'y va pas, 21
Son visage, 30
Tant qu'on a l'amour, 27
Ta photo, 24
Un voyage, 28

L'homme en marche, 99

Au village des hommes, 102
Cette porte, 116
L'apprenti sorcier, 104

La violence, 106
Le festin, 114
Le retour, 112
«Il n'y a plus d'enfants», 109
Mosaïque, 100
Séquestration, 111
Un enfant, 107
Vers la jungle, 108
Votre enfant, 110

Mon être intime, 49

Déposé, 50
Givre, 60
Le cercle de ma vie, 62
Le maître et le serviteur, 55
Le souvenir, 58
Le terrain de mon âme, 52
Peut-on?, 54
Vivre, 56

Tant d'espoirs, tant de rêves, 119

Comme un oiseau, 121
J'ai cru, 120
J'ai rêvé, 126
Je ne t'attendrai pas, 124
L'humanité nouvelle, 130
Mon village, 126
Samedi, samedi, 122
Tant d'espoirs, tant de rêves, 125
Tel un arbre, 128

Dans ses poèmes en vers libres, Madeleine Miron oublie le modernisme de la poésie contemporaine.

Avec grande simplicité, fraîcheur et un souci constant de s'en tenir aux sentiments, elle évoque l'idéal d'une vie en communication avec la nature et le désir d'un monde meilleur dont elle rêve pour l'humanité entière.



Enseignante à la retraite, Madeleine Miron écrit depuis l'adolescence.

Elle a à son actif huit recueils de poèmes et trois ouvrages en prose. Elle travaille actuellement à mettre la touche finale à deux recueils de poèmes et à poursuivre l'écriture du deuxième tome de son roman intitulé « Mathilde Imbeault ».

Née en 1942 au début de la colonisation de l'Abitibi, Madeleine Miron réside toujours sur la terre ancestrale défrichée par ses parents.